

SIROP DE GOUDRON ET D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE DE Mathieu CASSE LA TOUX

Gros flacons — En vente partout
 CIE J. L. MATHIEU, Prop. SHERBROOKE, P.Q.
 Fabricant aussi des Poudres Nerveuses de Mathieu, le meilleur remède contre les Maux de Tête, la Névralgie, et les Rhumes Fiévreux.

Les "debut" d'un missionnaire

UNE NOUVELLE EDITION — DIX MILLE EXEMPLAIRES.

Nous reproduisons du "Devoir" du 3 mai, la note suivante: Le R. P. Bonaventure Pétouquin, O.F.M., vient de publier une deuxième édition de ses Débuts d'un

missionnaire, l'intéressant ouvrage dont le "Devoir" a plus d'une fois déjà entretenu ses lecteurs.

En quelques mois, cinq mille exemplaires de ce volume ont été enlevés et le nouveau tirage — cinq mille encore — est déjà entamé. Ceci atteste, avec l'intérêt intrinsèque qu'offre le livre, la salutaire curiosité que suscitent les ouvrages qui traitent des missions. Cela est particulièrement consolant à l'heure où les religieux canadiens s'en

vent à la conquête de nouveaux champs d'activité, où notre épiscopat fonde un séminaire des missions étrangères.

La deuxième édition des Débuts d'un missionnaire est enrichie d'une couverture illustrée, d'après un bois travaillé par des artistes chinois, d'illustrations nombreuses et qu'on a eu le temps de traiter avec un soin spécial, d'un chapitre considérable et neuf sur les missions en général et le rôle qu'y doit tenir les Canadiens. Elle devrait être assurée d'un succès aussi rapide que celui qui accueillait sa devancière. — O. H.

N.B. — Le prix des Débuts d'un missionnaire est toujours de 75 sous plus les frais de port (5 sous.)

PEU PAYANT

A. — Crois-tu que ça paie annoncer ?

B. (dégouté) — Non ! J'ai trouvé une bourse la semaine dernière et j'ai annoncé dans les journaux ! Son propriétaire est venu la réclamer. Ça paye beaucoup.

ECONOMIE **CAPACITE**

AU-DELA DE 750.000 PERSONNES ONT ACHETE DES **AUTOMOBILES DODGE BROS.**

DEPUIS 4 ANS **POURQUOI ?**

AFIN D'AVOIR SATISFACTION PARFAITE

VENUES PAR **J F RICE & SONS**

PHONE 128-11 EDMUNDSTON, N. B.

CREDIBILITE **DURABILITE**

Touring \$1345.00 Roadster \$1,300.00

Demande de Soumissions

Des soumissions cachetées et marquées (SOUMISSION POUR LE FONT DE QUATRE MILLE) seront reçues au bureau du Ministre des Travaux Publics à Fredericton jusqu'à 5 heures P.M. Mercredi le 31 mai, 1922 pour la construction d'une arche en béton et du remplissage au Ruisseau de Quatre Mille, dans la paroisse du Madawaska, comté de Madawaska, d'après les Plans et les Spécifications déposés au Département des Travaux Publics, Fredericton, N. B. et au bureau du Secrétaire de la ville d'Edmundston, N. B.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque certifié payable au Secrétaire - Trésorier Provincial ou d'un montant égal à cinq pour cent du montant de la soumission. Ce dépôt sera confisqué si le soumissionnaire refuse d'exécuter le contrat qui lui sera accordé. Le dépôt sera retourné à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées, mais le dépôt de celui à qui le contrat sera accordé sera retenu par le Département jusqu'à la parfaite exécution du contrat. Le Département ne s'engage pas à accepter la plus basse ou aucune des soumissions. Aucune soumission ne sera considérée à moins que le soumissionnaire certifie qu'il a fait un examen de l'endroit où le pont doit être construit.

P. J. VENIOT, Ministre des Travaux Publics, Fredericton, N. B., 8 mai, 1922.

Le meilleur Tonique c'est **ELEXIR VIGOL.** En vente partout.

Abonnez-vous au "Madawaska"

Nouvelle émission **720.000**

\$1.250.000 D'OBLIGATIONS

NOVA SCOTIA TRAMWAYS & POWER CO.

(Cie contrôlant les tramways, les services d'électricité et de gaz de la ville de Halifax)

ECHÉANCE : AVRIL 1952

Intérêt à 7% payable semestriellement à Montréal, New York, Toronto et Halifax.

PR.X : 97 1/2, RAPPORTANT 7.20%

Nous recommandons ces obligations comme placement de tout repos.

Détails et prospectus sur demande.

SOCIETE GENERALE DU CANADA

NEUVILLE BELLEAU, PRESIDENT
 H. O. LACHANCE, Directeur-gérant
 109, Cote de la Montagne, Québec
 Hon. J. E. MICHAUD, Edmundston, N. B.



The Tire That Means Most in Long Mileage, Economy and Comfort to Canadian Motorists These Days is:—

DUNLOP TRACTION CORD

¶ Dunlop Cords, with Dunlop Extra Heavy Service Tubes, make the ideal tire equipment for every car, any place and in all weathers.

¶ "Some two years ago I purchased two Dunlop Traction Cord Tires, 32x4. Since placing them on my Columbia Car I have covered 18,500 miles. In view of the almost uninterrupted service they have given, and still are giving, I feel it is my duty to inform you of the great satisfaction I have received from their use. Also, I must congratulate your Company on the high standard of quality that is put into the manufacture of tires, to enable them to give such service."

¶ In Dunlop Cord Tires you have "Traction" and "Ribbed" to choose from.
 ¶ In Dunlop Fabric Tires you have "Traction," "Ribbed," "Special," "Clipper," "Plain."

Dunlop Tire & Rubber Goods Co., Limited

Head Office and Factories: Toronto

Branches in the Leading Cities

Feuilleton
Le Mystère de Valr'adour

Par M. Gouraud d'Ablancourt

Le seul reflet de la neige éclairait le fugitif. Comment trouverait-il sa route à travers l'uniforme tapis ? Heureusement le halo blanc qu'il avait aperçu la veille demeurait visible et il marquait un point de repère. La couche de neige était inégale, le vent en avait jeté des amas par endroits, l'aurore naissait sur la plaine ondulée à perte de vue.

Et au milieu de l'éclatante blancheur, les deux pauvres êtres falots faisaient tâche, s'activaient pour avancer dans ce sol mou. Une rangée d'arbres semblait indiquer une route, le petit alla de ce côté, sa boussole l'empêchait de prendre sa direction à rebours. Malgré le froid il avait très chaud tant sa marche était fatigante, et pourtant René avait un encouragement depuis qu'il possédait un compagnon. Celui-ci tournait souvent vers lui ses beaux yeux orangés, si tendres et si doux. Des fois il flairait avec inquiétude ce sol qu'une bosse de neige marquait. Vers midi, après une épuisante étape, une chance encore s'offrit aux fugitifs sous la forme d'une automobile abandonnée, brisée sans doute. Ils y entrèrent tous les deux pour s'échauffer. C'était une belle

limousine, vêtue de somptueux drap gris à l'intérieur. Un porte-bougies y était encore accroché, une glace dans une gaine de cuir, une pendule cassée, et chose fort appréciable, dont René s'empara, un fort couteau à manche de corne gisait entre les coussins. Les deux amis trouvèrent leur pain sec — si sec ! — excellent. Ils étaient à l'abri du vent glacé, et tout est relatif, que le garçon se trouvait privilégié. Ce repos lui rendit sa vigueur, et il repartit sur le coup de 2 heures, estimant après avoir accompli une dizaine de kilomètres au moins dans sa matinée. Un peu de soleil faisait briller la neige, une des craintes de l'enfant était de tomber dans quelque trou invisible aussi suivait-il avec précaution la route jalonnée par les arbres.

Souvent il entendait le sifflet du chemin de fer, un roulement de wagon et des coups de marteau sur du fer. Point de bruit de bataille. Il devait avoir dépassé la zone de combat, être en plein pays envahi par l'ennemi.

Il traversa un pont. Qu'était cette rivière ?

— L'Aisne ? ... La Meuse ? Au delà du pont la solitude cessait. Une quantité d'hommes travaillaient et

Pené eut l'explication des coups de sifflets et des roulements. Les Allemands construisaient une ligne de chemin de fer.

René, hésitant, s'arrêta. Se monter ? Était-ce prudent ? Mais la question fut résolue sans sa volonté. Une balle siffla à ses oreilles. Il leva les deux bras montrant qu'il n'avait pas d'armes, mais son cœur battait bien fort. Il lui revenait à l'esprit des histoires de mains coupées.

Une voix dit en allemand : — Ne tirez pas, c'est un enfant, vous voyez bien, amenez-le moi. Un soldat accourut, mit une lourde patte sur l'épaule de René et le poussa jusqu'à l'officier qui debout surveillait les travaux.

L'homme toisa le petit et le petit regarda l'homme, puis leurs yeux à tous les deux s'adoucèrent.

— Monsieur Hartmann ! s'écria René.

— Retourne au travail, ordonna l'officier au soldat.

— Vous ici ! mon pauvre enfant ! par quel hasard ?

— Oh ! toute une histoire trop longue à dire ; mais que je suis heureux de vous rencontrer, mon cher professeur, vous allez au moins me dire où je suis, et comment faire pour gagner Mézières. Charleville et la Semois.

— C'est bien loin, mon ami. Et que de risques d'ici là ! Le camp de concentration où mon devoir m'obligera à vous envoyer, si...

— Si depuis dix ans vous ne m'avez pas appris l'allemand et le violon, si vous n'avez pas été notre ami, bref, si en changeant de cos-

tume vous aviez changé de cœur.

— Oui, justement, René, je n'ai pas pu changer de cœur. Vivant à Paris, marié à une Française, j'ai aimé la France, et aujourd'hui, forcé d'obéir à la loi de mon pays, je souffre.

— Ah ! ce que je vous comprends ! Et mon ami Charles, où vit-il ?

— Mon fils est avec sa mère, chez mes beaux-parents, à Reunes. Mon cher René, que de tristesses pour nous tous !

— Monsieur Hartmann, ne pourriez-vous me faire monter dans un train jusqu'à Mézières. Si vous sachiez quelle hâte j'ai d'arriver ; surtout soyez sans crainte, mon but n'a rien de politique, il s'agit de choses absolument privées, aidez-moi...

René, câlin, doux, gentil comme il l'était à Paris quand il allait trois fois par semaine, chez le professeur d'allemand et de musique, avait gardé en lui une absolue confiance. Cet homme, venu à Paris pour y gagner sa vie, était Bavaois, bon catholique ; il passait ses dimanches, la plupart du temps, au patronage de l'abbé Pierre qui l'aidait en tenant l'orgue de la chapelle, et en apprenant le chant grégorien aux jeunes gens. Iohan Hartmann marié à une Bretonne, n'avait pas l'âme féroce, la culture avait glissé sur lui, et il avait été grandement surpris et désolé au mois de juillet 1914, quand un ordre de mobilisation l'avait atteint en pleine quiétude. Mais il avait dû obéir, ayant encore à Munich son vieux père qui eût été fort maltraité si son fils avait été condamné comme déserteur.

Il réfléchissait à la pénible situation où le plaçait l'arrivée imprévue de son élève. En ce moment, il était maître sur cette voie dont on l'avait chargé. Après... il avait bien son frère Ulric qui commandait la place de Rethel, mais celui-ci, élevé à Ratisbonne, très Allemand, que ferait-il ? René, anxieux, attendait. Hartmann reprit :

— Ecoutez, je vais toujours vous emmener ce soir à Rethel, nous avons un train de ballast, je vous prendrai avec moi. Surtout ne parlez qu'allemand, vous serez mon neveu... allant rejoindre son père.

— Merci, fit simplement René ; si je pouvais un jour rendre service à Charles, je le voudrais. Quand partons-nous ?

— Pas avant la chute du jour. En attendant, vous voyez là-bas cette petite tente. C'est une cantine pour les ouvriers, il y a un petit fourneau et quelques subides.

— Ah ! tant mieux ! j'ai tellement soif !

— Allez-y, moi enfant ; avez-vous de l'argent ?

— Oui, merci, j'ai tout ce qu'il me faut.

— Est-ce sûr ? vous ne pouvez offrir de l'argent français sans vous compromettre, vous êtes ici en Allemagne.

— Ici, c'est la Champagne ! — Certainement... mais allemand. Voici un mark.

— Oh ! non.

— René, vous me feriez de la peine. J'ai si souvent dîné chez vous à Paris. Et votre oncle Pierre ?

— Soldat !

— Mon Dieu ! j'ai réussi à ne pas avoir encore tiré un coup de fusil. Je suis dans ce que vous appelez les tripiquets, mais allez vous restaurer ; avant deux heures, il fera nuit et nous partirons.

L'enfant s'éloigna radieux. Une fois de plus sa devise sortit de ses lèvres.

— "J'arriverai ! Dieu le veut !" Tout de même, cela me blesse un peu de passer pour un Boche. Bah ! c'est comme si je jouais la comédie au patronage de mon oncle.

CHAPITRE XIV

LE PROFESSEUR D'ALLEMAND

Une épaisse Badoise tenait la cantine, elle avait deux tresses blanches tombant dans son dos, un corselet noir à grosses manches courtes qui laissaient voir ses bras rouges. Elle se tenait près d'un fourneau et tricotaait activement.

Il faisait chaud sous la tente, la cafetière chantait sur le feu, dans une poêle grésillaient des saucisses et une marmite de pommes de terre montrait l'espoir d'un bon souper. La cantinière sourit au jeune arrivant :

— *Vas wollen sie ?*

L'enfant et le chien s'étaient approchés du fourneau et René répondit en allemand, pris par le bien-être :

— D'abord une carafe d'eau, puis deux saucisses et des pommes de terre.

Une planche sur des tréteaux servait de table, une autre planche plus basse sur des tréteaux servait de banc. La femme l'observa :

(A suivre)